

Orient - Occident : une profonde frontière culturelle

par Robert HOTZ s.j., Zurich

Dans l'article qui suit, Robert Hotz, expert des Eglises orientales, analyse les points liturgiques de la rencontre œcuménique entre les Eglises orthodoxes et les Eglises occidentales. Plus profondes que les dissensions dogmatiques, il y a les frontières culturelles qu'un œcuménisme intelligent ne peut ignorer s'il veut réussir à surmonter ces différences.

Chacune des grandes confessions chrétiennes proclame que sa foi est évangélique, c'est-à-dire qu'elle se fonde sur les Saintes Ecritures, qu'elle est catholique, c'est-à-dire universelle, et qu'elle est orthodoxe, c'est-à-dire véridique et juste. Mais elles divergent souvent de manière très sensible dans leur façon de mettre l'accent sur le culte, le sacrement et la parole de Dieu. En simplifiant, on pourrait dire que les Eglises évangéliques placent au premier rang la Parole, l'Eglise catholique le sacrement et les Eglises orthodoxes le mystère divin. A l'Ouest, l'intérêt se porte davantage sur la théologie et les dogmes, alors que la réflexion orientale souligne en priorité la spiritualité centrée sur le mystère de la foi. La religiosité occidentale cherche une sécurité intellectuelle à sa foi ; à la suite de la mission du Verbe, elle penche pour le monde, elle se veut apostolique. L'Est, lui, cherche à deviner dans la contemplation des images célestes l'image originelle, Dieu ; mais ce faisant, les Eglises orientales se détournent parfois un peu trop des problèmes terrestres.

Dans l'optique propre aux images religieuses de l'Est et de l'Ouest, on observe déjà une vision fondamentalement diffé-

rente entre les Eglises. Dans la perspective de l'Ouest, l'éternel, l'au-delà, se situe tout en arrière, très loin. Dans sa recherche de l'éternel, le croyant doit entreprendre un long et pénible chemin à travers les réalités terrestre. Par contre, renversant la perspective, les icônes orientales situent le croyant dans un au-delà déjà présent. Pour l'Eglise orientale, l'objectif n'est pas, comme à l'Ouest, de transformer le monde non-chrétien mais bien de rechercher l'union avec le divin qu'elle croit déjà percevoir.

Il est significatif que les Eglises occidentales, dans leur lutte avec les données terrestres, s'en prennent toujours en premier lieu à la justice, alors qu'une vision orientale des choses se complait en priorité dans la miséricorde. Chacune des confessions développe ainsi des représentations divergentes, sur la base d'accents placés différemment. Ceci se vérifie également quand on compare, par exemple, un lieu de culte réformé avec celui des orthodoxes.

Les différentes confessions se distinguent également dans l'appréciation qu'elles ont les unes des autres. Certaines semblent plus proches que d'autres - du moins pour ce qui touche à l'image qu'elles

donnent d'elles-mêmes. Mais l'apparence est trompeuse !

S'efforcer de créer l'unité, comme à l'intérieur d'un couple, signifie que les deux partenaires se doivent pleine et entière reconnaissance. Ce qui n'est pas toujours le cas entre les confessions. Il est donc important de préciser si une confession est classée «schismatique» (c'est-à-dire séparée dans sa juridiction) ou «hérétique» (c'est-à-dire séparée dans sa foi). Il arrive que certains voient une concorde là où d'autres la contestent. Les rencontres œcuméniques contribuent certes à aplanir de telles divergences d'opinions, elles ne parviennent cependant pas à construire l'unité, parce que la plupart des croyants ne saisissent pas, à ce niveau théologique, les différences essentielles qui subsistent entre les confessions. Ils s'attachent à l'expression liturgique et aux contradictions culturelles.

Dissensions dogmatiques

Ceux qui étudient les différences fondamentales entre les Eglises de l'Est et de l'Ouest ne peuvent donc pas en rester aux différences dogmatiques. Ils doivent prendre en considération l'environnement culturel des confessions concernées.

Du point de vue rigoureusement dogmatique des orthodoxes, tous les hétérodoxes sont rangés dans la catégorie des hérétiques, de ceux qui ont abandonné la vraie foi en se séparant de la véritable Eglise, c'est-à-dire l'Eglise orthodoxe. Cela implique automatiquement une distance. Le fait que des actes religieux (y compris le baptême) soient posés par des hérétiques entraîne leur invalidité. Vu sous cet angle, il n'y a aucune différence essentielle entre croyants catholique et évangélique. Tous deux sont, en effet, des «non-baptisés», si l'on s'en tient à la conception rigoureuse de l'orthodoxie. Dans le cas d'une admis-

sion au sein de l'Eglise orthodoxe, ces personnes devraient donc être à nouveau baptisées - ce que l'on pratique encore aujourd'hui dans les milieux orthodoxes ultra-conservateurs. Selon la lettre de la loi (kat'akribeian), il ne faut pas toucher à ce principe, même si régulièrement, en se référant à la miséricorde divine (kat'oikonomian), on renonce dans certains cas (même pour des groupes entiers) à réitérer le baptême en déclarant a posteriori le premier valide.

De son côté, l'Eglise catholique ne cesse de proclamer qu'elle est particulièrement proche de l'orthodoxie. Elle part de l'idée que la séparation de l'Orient et de l'Occident, en 1054, n'a été, au fond, qu'une affaire de juridiction. Ceux qui ont quitté l'Eglise universelle (c'est-à-dire l'Eglise catholique) ne sont donc pas des hérétiques mais des schismatiques. Il est d'ailleurs significatif qu'on ait appelé cette séparation *le Grand schisme*. Il en découle que les sacrements administrés par des schismatiques sont valides, que tous leurs actes religieux ont le droit pour eux et que les croyants restent des chrétiens baptisés. Ce qui permet à l'Eglise catholique de souligner constamment son lien profond avec l'orthodoxie dont elle reconnaît la tradition apostolique. Elle ne prend pas en compte toutes les différences qui subsistent dans les rites et les usages.

Les Eglises évangéliques, pour leur part, se sentent unies à l'orthodoxie, en particulier par leur refus du primat de la papauté. Mais les Eglises luthériennes et réformées se singularisent si fortement dans leurs conceptions dogmatiques et dans leur attitude face aux rites, qu'il est très difficile de trouver un dénominateur commun dans le dialogue avec l'orthodoxie. Finalement, ce sont précisément ces différences dogmatiques qui dominent face à l'orthodoxie, les mêmes que celles qui séparent l'Eglise catholique des Eglises évangéliques. A l'époque des persécutions communistes,

l'Eglise évangélique d'Allemagne a sans aucun doute soutenu le patriarcat de Moscou de manière décisive, ce qui a eu des répercussions positives dans les rencontres œcuméniques. Mais, depuis, cela s'est profondément modifié, c'est à nouveau les différences dogmatiques qui dominent. Et ceux qui, auparavant, étaient des auxiliaires bienvenus se trouvent ramenés à leur statut d'hérétiques et sont traités comme tels (il arrive, par exemple, qu'on les exclut de certaines liturgies orthodoxes).

Le Conseil œcuménique des Eglises, lui-même, n'a pas échappé à une expérience analogue. Tant que le Conseil mondial des Eglises offrait aux Eglises persécutées dans le camp communiste un certain appui et une tribune, la hiérarchie orthodoxe fermait les yeux sur les importantes différences dogmatiques. Mais à peine l'aide du Conseil mondial des Eglises ne fut-elle plus nécessaire, que les orthodoxes formulèrent leurs prétentions.

Barrières culturelles

En dehors des questions dogmatiques, il ne faut pas oublier que les vraies causes de l'aliénation de l'Occident et de l'Orient sont avant tout d'ordre culturel. Et ce n'est pas un hasard si la ligne de démarcation entre l'Orient et l'Occident suit exactement la frontière culturelle entre la zone latine et la zone grecque. L'appartenance au cercle culturel grec ou latin a influencé de manière bien plus importante la rupture de l'Orient avec l'Occident que les disputes dogmatiques. Inversement, l'appartenance à une même zone culturelle, avec ses habitudes de vie et sa mentalité, crée des passerelles de compréhension qui, autrement, n'existeraient pas.

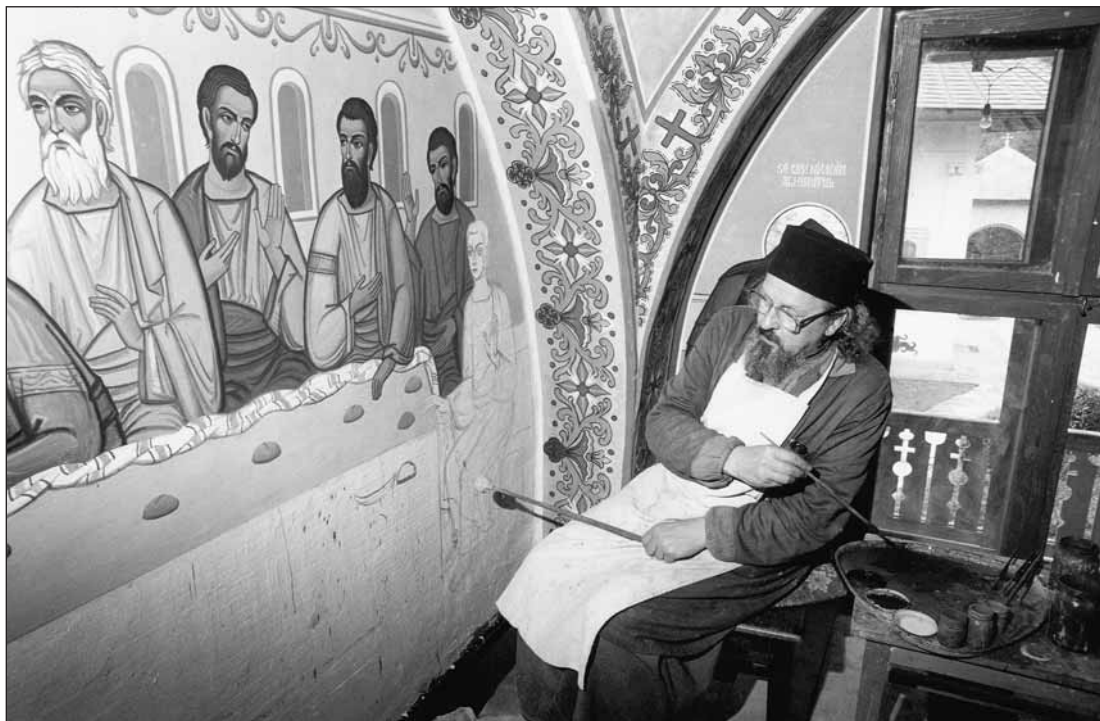
Considérées sous cet aspect, les confessions chrétiennes de l'Ouest, malgré l'importance considérable de leurs divergences dogmatiques, sont plus proches les unes des

autres que les chrétiens de l'Est et de l'Ouest entre eux. Vu de l'Est, l'Ouest semble vraiment étranger. Il est d'ailleurs significatif que lors du *Grand schisme*, on ait invoqué prioritairement des différences de coutumes (prêtres avec ou sans barbe, hosties avec ou sans levain, etc.) pour justifier la séparation. Ce n'est qu'après la rupture qu'on a invoqué des arguments théologiques.

L'acculturation du christianisme apportée par les missionnaires chrétiens des premiers siècles a conduit, suivant les régions linguistiques, à des rites et coutumes variés. Elle a donné naissance à des formes très diverses d'une seule et même foi. Cette pluralité de formes impliqua bientôt au sein de l'Eglise un véritable problème. Les croyants des différentes zones culturelles commencèrent à identifier les diverses formes prises par leur foi avec la foi elle-même. Les Latins disaient *lex orandi, lex credenti* (la manière de prier est la règle de la foi).

Cependant, les différences culturelles ne furent pas la seule cause qui conduisit, dès le V^e siècle déjà, les Eglises orientales à se séparer. Les querelles politiques accentuèrent encore les antagonismes. Malgré tout, l'Eglise orientale et l'Eglise occidentale restaient encore unies grâce à une pensée philosophique commune, le néoplatonisme. Elles y trouvaient les concepts et les représentations qui marquèrent l'expression de tous les conciles œcuméniques du premier siècle chrétien. L'Orient et l'Occident avaient encore un langage religieux commun. Le néoplatonisme partait du fait que tout ce qui est terrestre n'est que la représentation d'une image primordiale céleste. Il influença l'iconographie chrétienne au point de renverser la perspective en symbolisant l'irruption de l'Eternel dans la reproduction terrestre.

Lorsqu'à la fin du VIII^e siècle, l'Occident commença à remettre en question cette doctrine de l'image, il marqua le



Des différences marquées par l'icônographie. Ici, le monastère de Sihastana (Moldavie).

début de la fin du néoplatonisme. En même temps, à la Noël 800, l'unité politique vola en éclats, le pape élevant son propre empereur, Charlemagne, à la dignité de souverain de l'Occident. L'unité de la langue religieuse et, avec elle, celle de la pensée religieuse, disparut avec l'unité politique, avant même qu'en 1054 l'Orient et l'Occident ne scellèrent leur séparation.

Le conflit des uniates

Dans les siècles qui suivirent, chaque fois que la situation politique le permettait, par exemple durant les Croisades ou en Lituanie et en Pologne, l'Eglise catholique accueillit les Eglises territoriales orientales et orthodoxes et leur accorda de garder leurs rites orientaux traditionnels et leurs

coutumes (des diacres et des prêtres mariés), tout en les considérant comme Eglises unies à Rome, sous la juridiction du pape, sans réserves religieuses ni limitations. Malheureusement, ces unions n'ont pas connu un grand succès parce que les développements politiques les ont contrariées. Par ailleurs, à cause de divergences culturelles, les catholiques latins n'ont jamais pleinement reconnu leurs frères chrétiens unis.

Actuellement, les prêtres mariés uniates constituent une pierre d'achoppement pour la curie romaine ; sans parler des rencontres œcuméniques, où les uniates ne facilitent pas les relations de Rome avec l'orthodoxie. Et c'est précisément autour de ces uniates que s'enflamma récemment une polémique entre Eglises catholique et orthodoxes. Le détonateur fut, en 1980, le réveil de l'Eglise ukrai-

nienne unie à Rome, mais de rite byzantin. En 1946/48, Staline l'avait supprimée et contrainte à se ranger derrière le patriarcat de Moscou. Le simple fait que cette Eglise ait survécu dans la clandestinité représenta un scandale pour les orthodoxes, sans parler de l'extension qu'elle a prise récemment. Pour les orthodoxes, les uniates étaient une sorte de cheval de Troie du catholicisme, une infiltration dangereuse, une façon de faire le vide dans leur Eglise.

On comprend mieux cette réaction si l'on songe au fait que l'orthodoxie - contrairement à l'Eglise catholique centralisée - se compose de plusieurs Eglises locales parfaitement autonomes (autocéphales) avec leurs propres autorités. L'unique lieu qui fait l'unité des orthodoxes n'est donc pas une personne mais un rite commun, même s'il est célébré en plusieurs langues différentes. Dans l'optique orthodoxe, le fait que des hétérodoxes célèbrent ce rite signifie une atteinte à leur unité profonde.

Cela représente un fait de poids. L'unité de l'orthodoxie est fragile. En effet, chaque Eglise locale veille jalousement à son indépendance. Selon la tradition, le patriarche de Constantinople n'est pas le chef de l'orthodoxie, il n'est que le *primus inter pares*, statut que de nombreux orthodoxes seraient prêts à reconnaître pour le pape à Rome. Il n'a aucun droit qui lui permettrait de s'immiscer de sa propre initiative dans les affaires d'une autre Eglise locale autonome.

L'orthodoxe Aleksej Chomjskov, philosophe des religions, a bien caricaturé les différences propres aux trois grandes confessions chrétiennes : il disait que l'Eglise catholique, c'est l'unité sans la liberté, les Eglises évangéliques sont la liberté sans l'unité et les Eglises orthodoxes sont l'unité dans la liberté. Il faut reconnaître que cette unité dans la liberté donne beaucoup à faire aux

Eglises orthodoxes, parce que des rivalités et des conflits politiques la perturbent sans cesse.

Depuis l'effondrement du communisme, les Eglises locales orthodoxes, libérées du joug de l'athéisme, s'affichent plus conscientes, mais aussi plus nationalistes, ce qui ne va pas sans créer de nouveaux problèmes tant à l'intérieur de l'orthodoxie que dans ses relations avec l'Ouest. De plus, l'Ouest s'est engagé en faveur des droits de l'homme en Bosnie, au Kosovo et il a soutenu les musulmans, ce qui a provoqué le mécontentement de l'orthodoxie slave et grecque, qui s'est répercuté sur les rapports avec les Eglises chrétiennes de l'Ouest. Car les musulmans restent les ennemis héréditaires de l'orthodoxie et le rapport à l'islam trouve son illustration au sommet de toutes les coupoles des Eglises orthodoxes où l'on voit la croix plantée sur le quartier de lune qui gît par terre.

Méconnaissances culturelles

La rapide expansion de l'Eglise orthodoxe dans les pays autrefois communistes a pour conséquence une formation en toute hâte des clergés. Mais à ces clergés, il manque les connaissances les plus élémentaires de l'histoire de l'Eglise et de l'histoire des autres confessions. Ainsi réapparaissent de vieux griefs sans fondements, qu'on avait oubliés depuis longtemps et qu'on va rechercher dans l'arsenal de polémiques vieilles de plusieurs siècles pour les remettre en circulation.

A l'Ouest, l'intérêt pour l'orthodoxie a perdu récemment de son actualité et, en même temps, on a perdu également la connaissance qu'on en avait. La manière dont certains groupements religieux fanatiques partent en mission vers l'Est, sans égard pour leurs traditions religieuses, n'est pas faite pour susciter une compréhension réciproque.

Il est vrai que les différentes confessions ont connu, depuis l'instant de leur séparation, des évolutions qui leur ont été propres. Le fait que, dès le XII^e siècle, l'Ouest s'est appuyé sur l'aristotélisme comme base philosophique de ses déclarations religieuses, alors que, pendant ce temps, l'Est restait fidèle à son néoplatonisme a été lourd de conséquences. Des moments de rupture, tels que le dogme du primat du pape et celui de l'infaillibilité pontificale, n'ont, par la suite, qu'accentué les divergences.

Les Eglises réformées, tout comme les Eglises libres et les sectes, ont suivi la voie la plus indépendante et elles se distinguent aujourd'hui de la manière la plus catégorique de toutes autres dénominations chrétiennes, tant de l'Ouest que de l'orthodoxie. Des Eglises luthériennes et anglicanes ont maintenu des attaches avec l'Eglise catholique et avec l'orthodoxie en sauvegardant la liturgie. Certes, l'Eglise catholique et l'orthodoxie restent aujourd'hui encore, dans le domaine de la foi, les plus proches l'une de l'autre. Mais leurs différences culturelles sont toujours aussi lourdes de signification qu'auparavant.

Un œcuménisme qui ne s'attacherait qu'aux différences dans la foi serait donc mal parti : il s'agit tout autant de surmonter les différences culturelles. La naissance d'une diaspora orthodoxe importante à l'Ouest est dans ce sens une grande chance. Un authentique œcuménisme exige impérativement que l'on apprenne à connaître la culture différente des chrétiens de l'Est et que, simultanément, on les accepte comme des partenaires à part entière. Il ne s'agit pas là d'une tâche simplement religieuse mais simultanément sociale.

R. H.

(traduction : G. Butty)

□ **Alexandre Men**

Jésus, le Maître de Nazareth

Nouvelle Cité 1999, 400 p.

D'ordinaire les exégètes n'aiment pas beaucoup les vies de Jésus composées à partir d'une refonte des Evangiles. Cette fois-ci, ils auraient tort de mépriser le livre d'Alexandre Men. Plus qu'une «vie» de Jésus, il s'agit d'une synthèse de son enseignement, replacé dans le cadre de sa vie. Prêtre orthodoxe russe d'origine juive, l'auteur a été proche du peuple en même temps que l'homme de référence de l'intelligentsia moscovite, avant d'être sauvagement assassiné en 1990 dans des circonstances jamais éclaircies (le KGB ?). Familier du dialogue avec une société athée et laïque, il a publié plusieurs ouvrages sur la Bible. Celui-ci, particulièrement réussi, est le septième et dernier volume d'une série consacrée à la recherche de la vérité et de la vraie vie.

Il s'ouvre sur un long prologue, qui montre comment toute l'histoire de la pensée humaine converge vers le Christ. Bien au courant des travaux des principaux exégètes contemporains, Alexandre Men présente la vie et l'enseignement du Maître de Nazareth sans céder à la tentation de donner des leçons. Au lecteur de tirer ses propres conclusions. Ses références ne sont pas typiquement occidentales : les Pères orientaux, les Apocryphes, le Talmud, la règle de Qumrân, les travaux de Flavius Josèphe guident sa lecture. D'où un intérêt accru.

Vendu à plus de quatre millions d'exemplaires en Russie, traduit en quinze langues, ce livre séduira ceux qui souhaitent approfondir le message du Christ et que rebute la sécheresse des Evangiles.

Pierre Emonet